

L'AMOUR ET SON TRAIN

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, par les
comédiens ordinaires de l'Empereur, le 13 septembre 1833.

Donde iré sin ella, yo?

Aux genoux de ta jeune reine
Verse ton cœur et ton esprit, —
Perdu dans sa beauté sereine
Où ton espérance fleurit.

Sur ses deux mains penche ta tête...
Pourquoi chercher encor? pourquoi?
Vois comme elle est douce, ô poète,
La blonde Muse, près de toi!

Pauvre amoureux, quoi qu'il arrive,
Garde bien ta fidélité :
Sous les myrtes frais de la rive
Que ton ruisseau coule abrité!

Et si la colombe aux pieds roses,
La colombe aux ailes d'argent,
Vient, se posant où tu te poses,
Y gémir peut-être en songeant,

Oh! qu'elle y baigne son plumage!
Le flot sans algue et sans limon
Ne réfléchit que son image
Et ne murmure que son nom.

L'AMOUR ET SON TRAIN

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

PAR

OCTAVE LACROIX



PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de représentation, de traduction
et de reproduction à l'étranger.



A MA MÈRE

CETTE FOLIE DE JEUNESSE EST DÉDIÉE

POUR QU'ELLE ME LA PARDONNE.

Son fils tendre et respectueux,

O. L.

PERSONNAGES

GABRIEL DE LINEUIL (24 ans).

M. DELAUNAY.

DONA CARMEN (16 ans).

M^{lle} ÉMILIE DUBOIS.

DONA INES (17 ans).

M^{lle} DELPHINE FIX.

DONA PEPA (18 ans).

M^{lle} MANTELLI.

DAME BARBARA, duegne.

M^{me} LAMBQUIN.

RODABLAS, gitano (50 ans).

M. BACHE.

La scène se passe à Madrid, dans la maison de Don Roy Díaz, tuteur de Dona Carmen. — Avril 1752.

Le lecteur aura peut-être entendu parler d'un volume de vers, *les Chansons d'Avril*, publié par un tout jeune homme, il y a quelques années déjà : *l'Amour et son train*, qui a mis longtemps à paraître, est de la même date, et les mêmes inspirations, avec un peu plus de vivacité et de gaieté, s'y reproduisent. De bonne heure, je me suis appliqué à donner à mes rêves, à mes désirs, — aux capricieux tourments de l'esprit, aux inquiétudes diverses du cœur, — une forme étudiée et précise, lyrique ou dramatique, aussi littéraire que j'ai pu. J'ai cultivé affectueusement les plus humbles fleurs de l'art et de la poésie, tout ce qu'il m'a été permis jusqu'à présent d'atteindre et de toucher. Hier, j'ai abordé le théâtre, et le public a bien voulu encourager mes efforts et me soutenir à l'entrée de cette arène, nouvelle pour moi, redoutable pour tous, qu'on appelle la scène et la lumière de la rampe ; une si indulgente faveur me prescrit des engagements sérieux que je tâcherai de remplir.

Je dois remercier d'abord cette haute et grande Comédie-Française, la *Maison de Molière et de Racine*, comme nous disons glorieusement, qui m'a accueilli dès le premier jour, à mon premier pas, puis ces acteurs intelligents et fins, aimables et supérieurs, où j'ai trouvé non-seulement de brillants interprètes, mais surtout des conseillers, des guides, des amis. — Le poète crée, l'acteur réalise. La pensée n'est qu'un souffle ; c'est la vie assurément, mais il lui faut un corps, une attitude, une démarche, une voix, l'essor et le mouvement ; il faut qu'elle soit visible aux yeux et belle à voir, accessible à l'âme par la parole et puissante sur l'âme ; qu'elle intéresse, qu'elle séduise, qu'elle enchaîne, qu'elle se grave. Tel est le travail, telle est l'œuvre de l'acteur, sa coopération magnifique aux inventions du génie humain. Et ce que l'acteur devient pour Sophocle et Shakspeare, par exemple, pour Aristophane et Molière, pour Calderon et Schiller, il l'est également, à cent degrés plus bas, pour le plus mince et le plus léger des drames. Il y a ainsi de la majesté à vivre sur les sommets, comme il y a de la grâce à descendre parmi les aubépines des vallons.

Quant à moi, — je dois la meilleure part du succès de cette petite comédie aux artistes qui ont eu l'habileté de faire quelque chose de leurs rôles et même de les faire valoir, et j'écrirai ici leurs noms avec gratitude, avec bonheur.

M. Delaunay, le plus coquet, le plus malin, le plus engageant et le plus poétique des amoureux, a doué Gabriel de Lineuil de toutes les flammes vives ou attendries de la passion, de tous les éclairs et de toutes les saillies de la gaieté : on croirait voir M. le chevalier de Boufflers à vingt-quatre ans, ou M. le duc de Richelieu, ces adorés garnements à qui Voltaire, déjà vieux ou jouant le vieux, adressait

de jolis vers. Mais, chez Gabriel de Lineuil — M. Delaunay l'a très-bien deviné et fait sentir, — cela n'est que de l'humeur, que de la *furie française*, et le fond de l'âme, si mouvant qu'il soit, reste toujours sensible, amoureux et sincère.

M^{lle} Delphine Fix, sous la mantille et le réseau, est la plus ravissante des Castellanes. L'expression narquoise et fine de sa physionomie, la franchise de son geste, la verve de sa parole promptie et spirituelle, ironique et railleuse, ces qualités exquisés et rares que l'éminente artiste déploie au besoin avec tant de goût, ont gagné au premier moment les spectateurs et, grâce à elle, les mille difficultés du rôle ont été sauvées et applaudies. M^{lle} Fix lance un mot comme l'enfant Amour lance une flèche, et, sous son costume de Dona Ines, ello fait penser tour à tour aux espiégleries de l'Agathe de Regnard et aux agaceries de la Rosalinde de Shakspeare.

M^{lle} Émilie Dubois, fraîche comme une rose et blonde comme une abeille, élégante et délicate, a prêté au personnage de Dona Carmen le doux attrait et la naïveté de sa jeunesse, un charme qui réjouit et qui éclaire les cœurs : elle est tendre, émue, un peu lutine parfois, câline à l'occasion, toujours enchanteresse. Le vers, en passant sur sa lèvre, y semble fleurir tout à coup ; elle aussi, elle rappelle je ne sais quelle bergère de Théocrite qui n'a qu'à venir pour amener le printemps, et qui fait sécher le gazon et le *berger lui-même* dès qu'elle s'enfuit.

M^{lle} Mantelli, dans un rôle ingrat, a été fière et belle, — l'héritière d'un hidalgo, brune et dorée comme ces Andalouses, filles du soleil, que Murillo excelle à peindre, et, ne pouvant pas davantage pour son personnage de Dona Pepa, elle lui a imprimé une teinte vraiment espagnole et originale.

M^{lle} Lambquin, Dame Barbara, a bien des droits à mes remerciements. Elle démêle, au moyen de ce tact particulier qui est le talent des bonnes comédiennes, les moindres intentions de son rôle et elle en sait rendre les plus imperceptibles nuances. Elle gronde, elle crie, elle cède, avec naturel et bouhomie ; elle est amusante et pittoresque. Une pareille duègne dans un théâtre est une véritable fortune pour les auteurs et pour le public.

M. Bache, sous la besace et la guenille de Rodablas, bohémien et philosophe, sorcier et sceptique, au milieu des riantes jeunes filles, si heureusement variées de beauté, de caractère et de toilette, est comme un mendiant de Callot qui traverserait — sans comparaison pour ma pièce — une peinture gracieuse de Watteau, ou mieux, de l'Albane. L'effet est inusité, bizarre ; mais le Satyre, chez le poète ancien, s'approchait ainsi quelquefois du groupe joyeux des Nymphes.

Et maintenant je remercie mes confrères de la critique et de la presse de la bienveillance qu'ils m'ont fait voir. Il est doux, à certaines heures de la vie, d'entendre de sympathiques paroles autour de soi : ces paroles, tombées de telle plume, honorent et touchent, je le sens bien.

L'AMOUR ET SON TRAIN

Un petit salon. Porte d'entrée au fond, avec une serrure et un verrou; porte latérale au second plan à droite, et cheminée au premier plan. Une autre porte au premier plan, à gauche, et fenêtre au second plan. Sur le devant, à gauche, un guéridon où sont jetés une bourse en filet, un éventail, etc.; trois sièges auprès du guéridon. À droite, sur le devant, une table et tout ce qu'il faut pour écrire; un fauteuil près de la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAME BARBARA, DONA CARMEN.

(Dame Barbara est assise à gauche et brode au tambour. Dona Carmen, debout près de la fenêtre, y cueille une rose dans un vase.)

D. CARMEN, descendant vers le milieu.

Ce gai bouton d'avril, si frêle et si hâté,
Dès le premier soleil je l'avais adopté,
Et, pendant trois longs jours, dans toutes mes prières,
J'ai demandé pour lui les brises printanières,
Le rayon le plus doux comme le plus doré.
Si je l'avais perdu, vraiment j'aurais pleuré.
Triste et seule, avec lui j'amusais ma tendresse :
C'était mon amoureux, moi j'étais sa maîtresse !
Mais ce soir, quand j'allais l'oublier, — le chéri
A brisé sa cloison, et la rose a fleuri.

(A Dame Barbara.)

Mets-la dans mes cheveux nouvelle et parfumée...

(Elle se baisse ; Dame Barbara lui met la rose dans les cheveux.)

Suppose maintenant que je veuille être aimée ..

Suis-je belle, dis-moi ?

DAME BARBARA.

Bel'e comme le jour,

Comme les trois vertus : la Foi, l'Espoir, l'Amour.

D. CARMEN.

Bien. C'est comme cela que je veux être. Écoute !
 On dit que plus d'un cœur souffre tout bas et donte,
 Et, sans avoir aimé, n'espère déjà plus ;
 Or, sa croyance éteinte et ses rêves perdus,
 Qui peut savoir ?

(Baisant la voix.)

l'amour les lui rendrait peut-être.

DAME BARBARA, toujours aisee.

Vous avez dit ?

D. CARMEN, s'asseyant près d'elle.

J'ai dit que mon tuteur, ton maître,
 Est à Séville. Il doit y rester pour le moins
 Vingt jours ; et toutes deux nous vivons sans témoins...
 Deux femmes !

(Avec indention.)

M'aimes-tu, Barbara ?

DAME BARBARA.

Belle et bonne,

Qui ne vous aimerait, senorita ?

D. CARMEN, avec un léger soupir.

Personne,

Excepté toi, vois-tu, ne me l'a dit encor,
 Et j'en suis inquiète, oh oui ! — Mais tout d'abord,
 Si tu m'aimes, sans rien cacher, je t'en supplie,
 Réponds-moi : Que fait-on, jeune fille et jolie ?
 As-tu dansé beaucoup autrefois ?

DAME BARBARA.

Moi ? très-peu.

Le jour je travaillais, le soir je priais Dieu.

D. CARMEN.

Tous les jours ?

DAME BARBARA.

Tous les jours.

D. CARMEN.

Le passe-temps, ma chère,
 Est respectable, hélas ! — mais tu n'es pas sincère...
 Conte-moi le bon temps, ces fandangos légers

Qui glissaient et fuyaient sous les blancs orangers,
Et les cœurs plus émus que rapprochait la danse...
Peut-être un souvenir, quelque chère imprudence...

DAME BARBARA.

Une imprudence, moi ! Barbara l'ardoal !
Je n'en ai jamais fait ; vous me connaissez mal ;
Car, bravant tout, complots, billets doux, embuscades,
Je marchais insensible à travers les œillades.

D. CARMEN.

Amie, est-ce bien vrai ?

DAME BARBARA.

Grande était ma vertu.
Celui qui l'attaquait, j'en jure, était battu.

D. CARMEN.

Mais toi-même...

DAME BARBARA.

A Tolède et dans les deux Castilles,
Je passe pour la fleur et la perle des filles.

D. CARMEN.

J'en suis bien sûre ; mais tu m'as dit à moitié,
Un jour, que ta rigueur peut-être aurait plié,
Si...

DAME BARBARA.

J'étais invincible, et rien...

D. CARMEN.

Quoi ! tu t'irrites,
Barbara ! Je connais mieux que toi tes mérites.
Mais tu m'avais promis... Oh ! j'y tiens, et je veux,
Douce comme pour moi, recevoir tes aveux.

DAME BARBARA, se levant et passant à droite.

Non. J'étais fière et sage... et pourtant à Tolède,
Lorsque j'avais seize ans, je n'étais pas trop laide.

CARMEN, s'approchant.

Je le savais. Ensuite ?

DAME BARBARA.

Au bal, senorita,
Vers ce temps, un jeune homme à me voir s'arrêta,
Pendant que je dansais un boléro. La flamme

Brûlait dans son regard si vive, que mon âme
Y fut prise, et j'aimai je ne sais trop comment.
L'homme était un trompette au Royal-Régiment,
Et, certes, le plus beau ! Sous sa moustache noire,
Quelles lèvres de pourpre ! et quelles dents d'ivoire !
Quel uniforme rouge avec des galons d'or !
Tel est, dans la chanson, le Cid Campeador.

D. CARMEN.

Toi, tu jonas Chimène ?

DAME BARBARA.

Un mois. Bah ! rien ne dure ;
Car, avant que l'Église eût fini l'aventure,
Il me fit ses adieux, sans égard pour mon cœur,
Et tout le régiment partit.

D. CARMEN.

L'ingrat vainqueur !

DAME BARBARA.

Je le pleurai beaucoup. Toute ma triste vie,
Dépareillée, alla camper à Ségovie,
Tête et cœur, tout ensemble.

D. CARMEN.

Et ton Cid ?

DAME BARBARA.

Trahison !
Avec lui son amour changea de garnison.

D. CARMEN.

Mais la tienne, est-ce pas, fut loyale et fidèle ?

DAME BARBARA, hésitant.

Mon amour... oui, sans doute, elle fut...

D. CARMEN.

Éternelle.

Je t'approuve en cela, ma vieille amie. Eh bien !
Puisque tu m'as tout dit, je ne cacherai rien.
J'aurai bientôt seize ans ; aussi, l'autre dimanche...
— Toi-même as prétendu que ma mantille blanche
Fait bien sur mes cheveux, et je la mets pour toi... —
Dimanche donc, j'avais ma mantille, et je croi
Qu'elle allait à merveille. Au fond de la chapelle,
J'entendis qu'on disait à voix basse : Elle est belle !

— C'est qu'elle est vraiment riche et d'un tissu très-fin! —
 En priant, j'écoutais les propos. — « Mais enfin
 Ce seigneur cavalier, pensai-je, qui dans l'ombre
 Est debout, au front large, aux yeux noirs, à l'air sombre,
 A regardé souvent de ce côté... Pourquoi ?
 Est-ce encor ma mantille?... ou bien, si c'était moi !... »
 C'était moi, Barbara. Quand je quittai l'église,
 Il passa devant moi. Juge de ma surprise !
 De loin il semblait vieux, il est jeune!... et galant,
 Il m'offrit l'eau bénite ; et puis, rouge et tremblant,
 Il glissa dans ma main... une lettre... Oh ! ma bonne,
 Je voulais refuser... il avait fui... pardonne !

DAME BARBARA.

Réfléchissez, ma fille, aux pièges du démon ;
 Car celui qui me pousse à dormir au sermon
 Peut bien, changeant soudain de génie et de proie,
 Cacher son pied de bouc au fond d'un bas de soie,
 Et sous un doux sourire un grincement de dents.

D. CARMEN.

Ma chère, le démon n'est pour rien là dedans.
 Le seigneur cavalier n'est pas juif, ni bohème,
 Puisqu'il vient à l'église...

DAME BARBARA.

Et c'est Satan quand même !

D. CARMEN.

Puis, je ne l'aime pas.

DAME BARBARA.

Que le diable est subtil !
 Dans sa lettre, voyons, que vous demandait-il ?

D. CARMEN.

(Elle prend une lettre glissée dans sa ceinture.)

Je lis : « Soyez clément à mon âme abattue ,
 » Que l'isolement brise et que l'absence tue !
 » Je souffre et je succombe. Aidez-moi. J'ai besoin
 » D'une sœur, d'une mère, et toutes deux sont loin.
 » Mais, votre mère et vous, la paix et l'espérance ,
 » Peut-être le bonheur, vous me rendrez la France ,
 » Si je peux, jeune fille, une heure chaque soir,
 » Sous le toit bienveillant vous entendre et m'asseoir. »
 Il te prend pour ma mère, oh ! cela m'a séduite,

Et pour dire : Venez, j'ai répondu bien vite.

DAME BARBARA.

Non... Ici je suis seule, et je dois m'opposer...

D. CARMEN.

Ma mère, voulez-vous me donner un baiser?

DAME BARBARA, après l'avoir embrassée.

Puis-je savoir le jour?...

D. CARMEN.

Sa lettre est si plaintive,
Si douloureuse! — Enfin, ce soir même il arrive.

DAME BARBARA. Elle se récrie.

Ce soir?... Y pensez-vous?... Votre tuteur dira...

D. CARMEN, la cajolant.

Va recevoir au senil l'étranger, Barbara.

DAME BARBARA, s'en allant.

Déplorable indulgence et bonté sans remède!
Je résiste... je gronde... et tout à coup je cède.

(D. Carmen l'embrasse sur la joue. — Elle sort.)

SCÈNE II.

D. CARMEN, seule.

Viendra-t-il? L'aimerais-je? Oh! voilà bien longtemps
Que j'y pense, et tout bas je l'aime et je l'attends.
Mais lui, s'il n'aimait pas?

(Elle s'assied à droite.)

L'autre jour, à la messe,
A-t-il lu dans mes yeux l'échange et la promesse?
Son front pâle a rougi; moi, mon cœur a tremblé,
Et, prompt comme un regard, mon amour a volé.
Je voudrais maintenant, c'est ma plus chère envie,
Toujours belle à ses yeux, être douce à sa vie,
Mêler mes jours aux siens, et, dans leur cours heureux,
Par de jeunes amours nous rajeunir tous deux.

(Elle regarde du côté de la fenêtre.)

* C'est le printemps! L'amour remplit l'herbe et les branches. (1)

* Les insectes d'azur et les colombes blanches

(1) Tous les vers marqués d'un astérisque peuvent et doivent, dans la plupart des cas, être supprimés à la représentation. On ne les rétablit ici que pour conserver au poème son intégrité.

- * S'unissent pour fêter la joyeuse saison,
- * Et tout chante... Comme eux n'ai-je pas ma chanson ?
- * Dieu sourit dans le ciel et bénit toutes choses :
- * La nuit sereine envoie au sein des fleurs écloses
- * Les sylphes pèlerins se poser et dormir...
- * Lui, comme il tarde, hélas ! — S'il n'allait pas venir ?...
- * J'ai peur... au moindre bruit mon cœur troublé palpite...

(Elle rêve.)

- * Je rêvais autrefois, lorsque j'étais petite,
- * De mon ange gardien, un enfant comme moi,
- * Qui me baisait la joue, et disait : « Près de toi
- * Je veille; dors, ma sœur ! » et voilà, chose étrange !
- * Que dans la nuit d'hier j'ai revu mon bon ange...
- * Non pas comme il était, mais plus grand... Devant lui
- * Je tressaillis d'abord, puis j'eus crainte, et j'ai fui...
- * Le ciel est clair, et l'ombre aux flèches des églises
- * Semble un voile qui flotte, agité par les brises.
- * J'ai froid... au cœur surtout... — Que je voudrais savoir
- * S'il m'aime, et s'il aura du plaisir à me voir!...

De projets d'avenir j'ai la tête remplie...

Si je pouvais, du moins, être la plus jolie !

Mais qu'il tarde, mon Dieu !... N'est-il donc pas pressé ?

Où plutôt mon billet l'aura-t-il offensé ?...

J'ai trop vite peut-être... Ah ! folles que nous sommes,

Nous nous laissons ravir à des semblants !... Les hommes

Ne savent pas aimer. — Je l'accuse... et pourquoi ?...

C'est moi qui suis méchante ; ami, pardonnez-moi.

(Se levant.)

Mais j'y songe, ô malheur ! c'est ce soir, et peut-être

Tout à l'heure, qu'Inès et Pepa vont paraître...

Je l'avais oublié. Comment ferai-je, hélas ?

(Passant à gauche.)

Il faudra qu'il s'en aille... oh oui !... — Je ne veux pas

Qu'il soit surpris et vu par ces belles rieuses,

Légères, comme au vent leurs écharpes soyeuses...

D'ailleurs, j'ai cent raisons... Mais on vient... oh ! j'ai peur !

SCÈNE III.

D. CARMEN, DAME BARBARA, GABRIEL.

DAME BARBARA.

Dona Carmen, voici notre honoré seigneur...

GABRIEL.

Gabriel de Lineuil, pour vous servir, mesdames.

(A part.)

Qu'elle est charmante!... un ange égaré chez les femmes!

(Haut à Carmen.)

Vous avez eu pitié, n'est-ce pas, senora?

D. CARMEN.

Non; mais j'ai pris conseil de Dame Barbara,
Qui, soigneuse, veilla sur mon enfance amère,
M'aima tout orpheline et me rendit ma mère;

(Dame Barbara compose sa physionomie et prend un air sérieux et maternel.)

Elle a voulu permettre, et c'est elle...

GABRIEL.

Merci.

Rien ne m'était plus cher, et vous avez ainsi,
Offrant à ma tristesse une main bienfaisante,
Chassé loin mes regrets de la patrie absente.

DAME BARBARA, avec une obséquiosité drôle.

Seigneur!...

D. CARMEN, passant au milieu.

Ce doux pays, pourquoi l'avoir quitté?

GABRIEL.

Où l'attend son destin tout homme est emporté.
L'Espagne m'a souri toujours; je l'ai choisie.
C'est le sol généreux où toute poésie
Germe et se plaît: l'honneur, la beauté, le soleil!
Un soir, à l'horizon moins sombre que vermeil,
Du côté de l'Espagne, une étoile inconnue
Se montra calme et pure, et brilla sous la nue.
J'étais avec ma sœur: « Frère, regarde bien,
Dit-elle; l'astre d'or qui se lève est le tien. »
Moi, j'embrassai ma sœur, et j'acceptai l'augure.
Le hasard quelquefois vient de Dieu, je vous jure.
Aussi, comme on le dit des pasteurs d'Orient,
Pour une étoile au ciel, crédule et souriant,
Je suis parti. J'ai vu l'Espagne et chaque ville.
De Figuière à Cadix, de Leon à Séville,
Vainement j'ai cherché. — Sur l'Alhambra détruit,
Rien... hormis le croissant pâle et triste qui fuit.

Vieille, Grenade vit terre à terre, et Valence,
 La nuit, n'a plus un chant qui trouble son silence ;
 Séville est sans amour dans ses yeux noirs flétris,
 Et les femmes y sont fausses comme à Paris.

D. CARMEN.

Et l'étoile, seigneur?

GABRIEL.

Je l'accusais sans doute.

Le cœur triste et désert, j'interrogeais la route...
 Mais j'espérais encore, et je disais : Là-bas !
 Là-bas peut-être !... Eh bien ! Dieu ne me trompait pas.

DAME BARBARA.

Au moins vous avez vu le port de Barcelone,
 La Vierge *del Pilar*, notre illustre Madone...
 Le tombeau du grand Cid, à Burgos...

GABRIEL.

Non.

D. CARMEN.

Seigneur,
 J'ai cherché moins que vous, et je crois au bonheur...
 Soyez heureux ! Voyez, paisible est ma famille,
 Et peu nombreuse, hélas !

(Montrant Dame Barbara.)

La mère avec la fille.

DAME BARBARA.

Et le tuteur absent qui bientôt reviendra...

D. CARMEN.

Que vous verrez, seigneur, et qui vous aimera.
 Venez...

DAME BARBARA.

Nous mèlerons à notre causerie
 Les noms de votre mère et de votre patrie.

D. CARMEN.

Moi, je vous parlerai de votre sœur, souvent.
 Comme une ombre au matin que disperse le vent,
 Vos regrets s'en iront, j'y compte... j'en suis sûre.

DAME BARBARA.

Dans le moude, seigneur, tout est malice pure...
 Oh ! la porte est solide... elle a de bons verrous ;

Mais que de gens à craindre aux femmes comme nous!...
 Car nous ne sommes pas veuves ni mariées,
 Et j'ai connu pour rien des filles décriées...
 Puis, un Français si jeune... et si gentil... pour Dieu!
 Attendez don Ruy Dias, seigneur, ou venez peu...
 C'est en son noble nom que je vous sollicite...

(Elle remonte à la porte du fond, qu'elle ouvre.)

GABRIEL, très-ému, à Carmen.

Ah! senora...

D. CARMEN, vite et bas.

Plus tard... à demain... Partez vite...

(A part.)

On pourrait le surprendre. (Bas à Gabriel.) Ayez courage et foi!

(Haut.)

Madame Barbara vient de parler pour moi.
 Elle a toujours raison.

GABRIEL, bas.

J'ai compris. (Haut.) Puis-je dire
 Ce que j'ai dans le cœur? non; — mais votre sourire,
 Votre bonté céleste et vos paroles d'or,
 Je n'en veux perdre rien... oh! rien! c'est mon trésor,
 C'est plus qu'un pays... — Adieu!

(Il salue et sort; dame Cardoval le suit.)

SCÈNE IV.

D. CARMEN, seule.

Vraiment, je l'aime,
 Et je n'en doute plus à présent. Mais lui-même
 Comme il semblait ému! comme il tremblait! Je crois,
 Pauvre ami, que son cœur palpitait dans sa voix...

(Voyant entrer Ines et Pepa par la porte de droite et allant à elles.)

Enfin!

SCÈNE V.

D. INES, D. CARMEN, D. PEPA,

D. INES.

Bonsoir, Carmen!

D. PEPA, à Carmen.

Bonsoir ! Dis-nous si l'heure
Se fait un peu légère et glisse en ta demeure,
Chère Carmen !

D. CARMEN, hésitant.

Oui... non... quelquefois.. pas toujours...

(Se reprenant.)

Mais chez moi l'heure est douce, et ce sont de beaux jours
Quand le sourire y vient sur vos lèvres vermeilles !

D. INES.

Va, ton cloître sera bruyant : ruche d'abeilles
Ou nid d'oiseaux, parloir de filles au couvent,
Caquets, rires, — choisis...

D. CARMEN.

Je choisis tout.

D. INES.

Souvent ?

D. CARMEN.

Deux et trois fois par jour plutôt qu'une...

D. PEPA.

Es-tu franche,

Quand tu nous dis cela, chère belle ?

D. INES.

Je penche,

Pour ma part, à douter.

D. PEPA.

Et moi je doute aussi.

D. CARMEN.

Que vous ai-je donc fait pour me traiter ainsi ?

D. INES.

C'est à nous de nous plaindre, et tu n'as pas d'excuse.

(Elle s'assied à gauche, Carmen s'assied près d'elle ; et Pepa s'est assise entre les deux, un peu en arrière.)

Nous venons consoler une pauvre recluse,
Qui ne voit qu'à travers sa vitre le ciel bleu,
Hélas ! et qui vit seule, avec sa duègne et Dieu ;
— C'est si triste un printemps du haut d'une fenêtre ! —

Oui, mais l'Amitié vient. Alors, l'Amour peut-être,
 Ou, si ce n'est l'Amour, le seigneur cavalier
 En avait la façon, tu ne peux le nier...
 L'Amour donc devant nous a délogé bien vite.

D. PEPA.

Pour déloger, ma chère, il fallait être au gîte.

D. CARMEN, avec embarras.

Je ne sais pas comment...

D. PEPA.

Oh! le mot est prévu,
 Et ta défense est vaine. On a vu, fort bien vu.

D. CARMEN.

Un homme, dites-vous?... Serait-il incroyable
 Que Dame Barbara pût recevoir...

D. INES.

Le diable?
 Car toute duègne en tient. Non... — mais un amoureux,
 Jeune, aimable et galant? Oui... — ce serait affreux,
 Et nous n'y croyons pas.

D. CARMEN.

Méchante!

D. PEPA.

Je soupçonne
 Don Gonzalo d'Alanje...

D. CARMEN.

Encore lui?...

D. PEPA.

Ma bonne,
 Il est à ton égard d'un tendre!... — Il faut le voir!
 Autour de ta maison il rôde chaque soir,
 Et pour toi, l'an dernier, n'a-t-il pas, l'homme unique,
 Mis son amour en vers et ses vers en musique?
 Et la gamme et la rime et les sonnets sculptés
 Ont redit tout l'hiver ta gloire et tes beautés.

D. CARMEN.

C'est injuste et cruel, Pepa, puisque cet homme
 — A peine si je sais le nom dont on le nomme —
 Ne m'a jamais parlé, ne m'a jamais écrit...

D. PEPA.

Comment douter? partout il le chante et le dit.

D. CARMEN.

Mais enfin je vis seule, et toi tu cours les fêtes...
Ta danse, ô ma railleuse, y tourne bien des têtes,
Et dans ces bals tes yeux, une fois moins moqueurs,
Sont des pièges charmañts où se prennent les cœurs.
On m'en a cité cent que je pourrais, ma belle,
Te nommer à mon tour. L'un vient de Compostelle,
L'autre est de Pampelune, un autre est Andaloux. —
Don Gaspar d'Alvarez t'adore à deux genoux.

D. INES.

Oui, tout Madrid en parle.

D. PEPA.

On parle de toi-même,
Ines.

D. INES.

La grande affaire! Oh! je l'avoue, on m'aime,
Et j'aime quelque peu, car j'estime en ce cas
Que c'est péchié de prendre et de ne rendre pas.

D. PEPA.

Don Alfonso Nunez...

D. INES.

Sans feinte et sans mystère,
Ce n'est pas lui.

D. PEPA.

Pourtant il est beau militaire,
Et capitaine.

D. INES.

Hélas! pardonnez si j'ai tort :
Le plus sot animal comme le plus butor,
Et le plus plat faquin comme le plus bravache,
Soit qu'il relève en crocs les bouts de sa moustache,
Soit qu'il se cambre d'aise en se gonflant de vent,
Ah! c'est, dans notre Espagne, un officier souvent,
Et le seigneur Nunez est de la confrérie.

D. CARMEN.

Ta sortie est sévère, Ines.

D. INES, se levant et passant au milieu.

Je vous en prie,
Plus un mot de cet homme ! et qu'il dorme en repos,
Cousu dans ses galons, à l'ombre des drapeaux.
Tiens, Vénus me paraît une fade coquette,
Pour avoir un matin donné dans l'épaulette;
Et Mars, tout dieu qu'il est, n'obtiendrait rien de moi.

D. PEPA, venant à la gauche d'Ines.

Quel est donc l'homme heureux ? Nous attendons....

D. INES.

Ma loi

Est d'être toujours franche : ainsi, je me dévoue.
Je trouve qu'à notre âge une rose à la joue,
Un sourire à la lèvre, au cœur même une amour,
C'est tout simple. — J'allai m'acheter, l'autre jour,
Un bouquet de lilas chez dame Marguerite,
— Le lilas maintenant est ma fleur favorite. —
Le soir, je dénouais mon bouquet ; — sous ma main
Voilà qu'un billet doux glisse et tombe : « A demain ! »
Eût dit Carmen ; Pepa, de nous trois la plus sage,
Sans rien lire, eût brûlé mon amoureux message;
Moi, j'ai voulu savoir ; je tiens d'Ève, entre nous...
La lettre m'adorait, et pour un rendez-vous
Marquait l'heure et le lieu. J'ai tenté l'entreprise,
Le démon me poussant ?

D. CARMEN.

Et puis ?

D. INES.

Je suis éprise.

La chose était écrite ici-bas comme au ciel.

D. PEPA.

Nous diras-tu le nom de l'amant ?

D. INES.

Gabriel.

D. PEPA, à part.

Qu'ai-je entendu ?

D. CARMEN.

Tu dis que le nom de cet homme...

D. INES.

Son nom est Gabriel, celui d'un ange...

D. PEPA, à part.

Comme

Le hasard est moqueur !

D. CARMEN, à part.

O Dieu ! si c'était lui !

J'en mourrais !

D. INES.

D'où vous vient ce silence aujourd'hui ?

Carmen est pâle et tremble ; et Pepa...

D. PEPA, avec feinte.

Moi, j'écoute,

Et je te félicite. Il te plaît fort sans doute ?

D. INES.

Sans nul doute ; il est beau, jeune ; il a de l'esprit,

Et, quoiqu'il parle mal l'espagnol, ce qu'il dit

Me paraît merveilleux.

D. CARMEN, à part.

Oh ! je souffre, et mon âme

Est brisée. A présent tout est fini...

D. PEPA, à part.

L'infâme !

Sa trahison est noire.

(Haut et railant.)

Ines, le beau galant

Qui sait peu l'espagnol est Basque ou Catalan ?

D. INES.

Non, chère, il est Français. J'aime la France en somme.

Un Français, même obscur, est partout gentilhomme.

Nous avons la grandeur, mais ces doux étrangers

Ont la grâce qui charme et les propos légers.

D. PEPA, éclatant.

Oui, plus légers encor que tu ne pourrais croire.

A mon tour, je m'en vais vous conter une histoire :

Chez le ministre, un soir de bal, j'ai rencontré

Le seigneur Gabriel...

D. CARMEN, à part.

Ah ! pauvre cœur navré !
 Contiens-toi maintenant !

D. PEPA.

Et nous avons ensemble
 Dansé trois boléros, trois fandangos...

D. INES, à part.

Je tremble.

D. PEPA.

Le seigneur Gabriel m'a, dès le second tour,
 Pressé la main. C'était préluder en amour.
 L'aveu n'a point tardé. Notre homme est passé maître
 Dans son art, et jamais ne mentit mieux un traître;
 Il me disait sa vie, et moi, sans me fâcher,
 J'entendais son amour lentement s'épancher:
 Étranger, il n'avait cherché sur toutes choses
 Que le Généraliffe avec les lauriers-roses,
 Quand il me vit un jour, et ne chercha que moi.

D. INES.

Mais cet homme est affreux pour moi comme pour toi !

D. CARMEN, avec douleur, s'asseyant à gauche.

Et pour moi !

D. PEPA, surprise.

Tu connais ?...

D. CARMEN.

Plaignez-moi, mes amies !
 Les naïves amours dans mon cœur endormies,
 Mon âme et ma pensée, et mes rêves chéris,
 La paix de mes seize ans, leur calme, il a tout pris !

(Elle pleure.)

Oh ! je croyais en lui comme en Dieu. Sa parole
 M'enivrait tout à l'heure, et j'aimais... j'étais folle.
 Vous l'avez vu sortir. C'était lui qui partait,
 Et pour le suivre, hélas ! tout mon cœur me quittait.

D. PEPA, allant à droite.

Encor si je pouvais me venger !... — Que retombé
 Ma haine sur son front !

D. INES.

Ta haine, ô ma colombe ?
Ta haine seule ? et nous ? car, dans l'inimitié,
Carmen et moi comptons au moins pour la moitié.

D. CARMEN.

Moi, je pleure.

D. INES.

Ou plutôt ces amours déloyales
Nous brouillent désormais, et nous sommes rivales.

D. PEPA, revenant.

Que dis-tu ? nous brouiller ! Non, il faut nous unir
Pour l'accabler de haine, et puis pour le punir.

D. INES.

J'y songeais. Du sang-froid d'abord. Voyons les choses.
Il est, même en amour, des effets et des causes,
Et la cause évidente est dans notre beauté.
Plus d'un bruit à Madrid m'a parfois rapporté
Qu'on nous trouve très-bien, et qu'on prise les belles ;
Mais nous aurons toujours des amants infidèles,
Puisque nous sommes trois. — L'Amour, ce papillon,
Dit un rimeur, pourvu qu'on soit fleur ou rayon,
Accourt vite et se pose, et tout est bonne proie.
Donc, si vous m'en croyez, nous resterons en joie,
Et si pour la vengeance un jour nous est donné,
Si le Français revient, nous lui rirons au né.
Telle est la mode en France, où, très-peu furieuses,
Les dames n'ont jamais des amours sérieuses.

D. PEPA.

Malgré tout, je le hais.

D. INES.

Une autre question !
Est-il juste envers nous ? et dans sa passion
Chacune a-t-elle un tiers ? Caprice ou fantaisie,
Qui sait ? l'une de nous est peut-être choisie ?

D. CARMEN, avec empressement, et se levant.

Cherchons...

D. PEPA.

Que nous importe !

D. CARMEN, à part.

Oh ! que je souffre, hélas !

D. INES, à part.

Je ris. Le tour pourtant n'est pas gai.

SCÈNE VI.

D. CARMEN, DAME BARBARA, D. INES, D. PEPA.

DAME BARBARA.

Rodablas,

L'horrible mendiant à l'immonde figure,
Vous demande l'aumône.

D. CARMEN, lui tendant la bourse qui était sur la table.

Eh bien, prends.

(Dame Barbara, après avoir pris une pièce de monnaie, remet la bourse sur la table.)

D. INES.

L'aventure

Nous seconde et nous sert. Cet homme est bohémien ;
Il nous amusera. S'il venait ?

DAME BARBARA, avec effroi.

Lui ! pour rien

Je ne veux voir entrer ici cet effroyable
Sorcier d'Égypte, issu directement du diable,
A ce qu'il dit lui-même, et qui sur la maison
Ferait tomber la foudre.

D. INES, avec une solennité jouée.

Oh ! vous avez raison !

Il faut craindre beaucoup. Mais la vertu, madame,
Est de braver l'enfer en retenant son âme.
Je n'ai pas peur.

D. PEPA.

Ni moi.

DAME BARBARA.

Quoi donc ! lorsque j'ai dit
Que cet homme est sorcier, sacrilège et bandit,
Qu'il est toujours avec le diable et l'accompagne,

On s'obstine ?... Ah ! tout change et se perd en Espagne !...
Moi, s'il vient, je m'en vais.

D. CARMEN.

Qu'il vienne, Barbara !

D. PEPA, à Dame Barbara qui hésite.

Nous vous protégerons.

D. CARMEN.

Non ; elle s'en ira.

DAME BARBARA.

Déplorable bonté !

(Elle sort, pressée et cajolée par les trois jeunes filles.)

SCÈNE VII.

D. CARMEN, D. INES, D. PEPA.

D. INES.

Vous me laisserez faire.

Je sais comment on parle aux sorciers, d'ordinaire,
A celui-ci surtout. On dit qu'il voit de loin ;
Prenons de lui conseil, nous en avons besoin.

(Elle s'assied à droite.)

D. PEPA.

Le voici !

(Elle passe à gauche.)

SCÈNE VIII.

D. PEPA, D. CARMEN, RODABLAS, D. INES.

D. CARMEN. Elle lui tend la bourse.

Rodablas, acceptez cette somme,
Et vous nous répondrez.

(Elle s'assied à gauche.)

RODABLAS.

Toujours en galant homme.
Le bonheur vous recherche, et les astres des cieux
Penchent leurs blanches rayons sur vos fronts gracieux,
Et vous vivrez longtemps sans vieillir.

D. INES, assise à droite.

Autre chose,

Gitano. Feu ma tante habitait à Tolose
 En dix-sept cent vingt-un, et, dans ce temps meilleur,
 La vertu, disait-elle, était partout en fleur ;
 La beauté se cachait sous toutes les mantilles,
 L'âge d'or revenait... lorsque trois jeunes filles,
 Les reines de Tolose, un jour, sans y songer,
 Furent prises d'amour pour le même étranger.
 Ce seigneur cavalier, faisant le bon apôtre,
 Avait conté sa flamme à l'une comme à l'autre,
 Une même chanson... Avait-il fait un choix ?
 En eût-il préféré quelqu'une ?

RODABLAS.

Je le crois.

C'est l'usage en Espagne aussi bien qu'en Bohême,
 Qu'on y soit jeune et vieux, ou gitano. Moi, j'aime
 Ma guenille en hiver, mon soleil en été,
 Mais, guenille et soleil, tout pour ma liberté.
 De même on peut donner, en traversant le monde,
 Un regard à la brune, un sourire à la blonde,
 A l'une toute une heure, à l'autre tout un jour ;
 Mais le ciel n'a qu'un Dieu, le cœur n'a qu'une amour ;
 On n'aime qu'une femme.

D. CARMEN.

A présent, comment faire

Si l'on veut découvrir la dame que préfère
 Celui qui se joua des trois, et tour à tour ?

RODABLAS.

Il convient de laisser l'arbitrage à l'Amour.
 Nul ne sait comme lui marcher au but. Sa ruse
 Est parfois d'embrouiller : il est jeune et s'amuse.
 Or, s'il embrouille bien, il démêle encor mieux.
 Ce vieil enfant vainqueur ne voit rien par les yeux,
 Puisqu'il porte un bandeau ; mais sa vue invincible,
 Son regard éternel, c'est son cœur ! L'invisible,
 L'impossible, tout cède aussitôt...

D. INES, avec impatience, se levant.

Mais comment

Surprendre son secret dans le cœur d'un amant
Qui poursuit à la fois trois amours ?

(D. Carmen et D. Pepa s'approchent.)

RODABLAS.

Je suppose,

Afin d'être plus clair, que vous êtes en cause,
Et je vous dis : Menez le trompeur en ces lieux ;
La plus jeune de vous lui bandera les yeux,
Et surtout serrez fort, que rien ne se dénoue...
Puis chacune à son tour lui baisera la joue ;
On lui dira : Devine ! et, guidé par son cœur,
Le jeune homme au parfum reconnaîtra la fleur,
Et la femme au baiser. Il nommera lui-même
Celle qui tient sa vie, et la seule qu'il aime.
L'épreuve est sûre, allez.

(il remonte au fond, puis descend à gauche.)

D. CARMEN.

Oui, mais il faut oser.

Un baiser!...

D. INES.

Quel scrupule ! oh ! ce n'est qu'un baiser !
On pourrait sans mourir en perdre un, j'imagine.
Tiens, je veux essayer.

D. PEPA.

Ma chère, et s'il devine ?

D. INES.

Bon ! nous rirons de lui.

D. PEPA, à part.

Si c'était moi pourtant !

D. CARMEN, à part.

S'il allait deviner, mon Dieu ! je l'aimais tant.

RODABLAS, à part, les regardant à distance.

- * Comme on reconnaît bien l'innocence à ses flammes !
- * L'innocence fait croire en Dieu. Mes jeunes âmes,
- * Vivez, riez, chantez, babillez au soleil ;
- * Le ciel est pur encore et le matin vermeil.
- * Mais l'heure sonnera, métamorphose étrange !
- * Où le démon triomphe et met le pied sur l'ange ;

* Et la femme apparaît, perfide, aux yeux ardents,
 * Ève qui fait briller la pomme entre ses dents.

(Les trois jeunes filles se groupent autour de la table, à droite, et Carmen s'assied pour écrire.)

D. PEPA.

Si je revois le monstre, oh ! c'est pour le maudire !

D. INES.

Bah ! nous l'accablerons sous un immense rire,
 Bien malin, bien français. Mais Carmen est, ce soir,
 Morne et sombre.

(A Carmen.)

Dis-moi, pourras-tu recevoir
 Le seigneur Gabriel, et faire la coquette ?
 L'écouter même un peu, s'il te conte fleurette ?
 Commencer la vengeance ? — oh ! je la finirai ! —
 Seras-tu forte enfin ?

D. CARMEN.

Je l'espère. Il est vrai
 Qu'un moment j'ai failli souffrir de la surprise ;
 Maintenant je suis mieux, je suis calme et remise.

D. INES.

Mon plan serait d'écrire au seigneur susnommé
 De venir. Il viendra, puisqu'il se croit aimé.
 Le voilà dans le piège ! — et nous verrons ensuite.
 Chaque heure a son travail.

D. CARMEN.

Eh bien ! écrivons vite.

(Elle écrit.)

Au seigneur Gabriel : « Seigneur, je vous attends,
 Sans retard. Le message est des plus importants. »

D. PEPA.

C'est bien. As-tu signé ?

D. CARMEN.

De quel nom ?

D. INES.

Du plus drôle :

Barbara Cardoval. Que la duègne ait son rôle
 Dans tout cela. Qui sait ? Barbara, comme nous,
 A sans doute reçu de lui des billets doux.

(A Rodablas.)

Rodablas portera cette lettre sur l'heure
 Au seigneur Gabriel de Lineuil. Il demeure
 A l'hôtel des Français, près la *Puerta del Sol*.

RODABLAS.

Donnez : j'ai pour courir des jambes d'Espagnol.
 Je courrai.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

D. CARMEN, D. INES, D. PEPA.

D. INES.

De l'élan, de l'ordre et de l'ensemble !
 Trois femmes doivent battre un homme, ce me semble.
 Celui qui nous trompa n'est brave qu'à demi.
 Carmen va tout d'abord éprouver l'ennemi,
 L'agacer, l'irriter... et nous, en embuscade,
 Si nous sentons faiblir la pauvre camarade,
 Nous lui portons secours, nous volons à l'assaut,
 Nous gagnons la bataille, et l'autre n'est qu'un sot,
 Aussi vrai que Nunez, dont je suis tant aimée,
 N'est qu'un fat, bien qu'il soit officier dans l'armée.

D. CARMEN.

Toi, tu commanderais le Royal-Régiment !

D. PEPA.

Certe, elle serait même un officier charmant,
 Et plus d'une...

D. INES.

Je crains que Barbara ne sorte.
 Pepita va descendre ; elle ouvrira la porte
 Sans bruit, en se cachant, au seigneur cavalier,
 Et, le laissant monter par le grand escalier,
 Prendra l'autre, et toujours sans bruit, toujours dans l'ombre,
 Me joindra par ici, dans l'oratoire sombre.

(D. Pepa sort vivement par la droite.)

D. INES.

Tout va bien, ma Carmen.

D. CARMEN.

Mais nous avons besoin
De nous hâter. Crois-moi, l'ennemi n'est pas loin,
S'il a reçu la lettre.

D. INES.

Alerte! que chacune
Marche au po-te et s'y tienne, et vive la Fortune!
(Elle sort vivement par la gauche.)

D. CARMEN, s'asseyant à droite.

Oh! que j'ai l'âme triste; et pourtant, ô mon Dieu!
J'espère, et mon cœur bat. L'aimé-je encore un peu?

SCÈNE X.

GABRIEL, D. CARMEN.

GABRIEL. Il pose son chapeau sur un fauteuil, au fond, à gauche.
Senorita, j'accours. Tout plein d'une pensée,
J'écrivais à ma sœur... mais la lettre pressée
De Dame Cardoval m'a ramené ce soir.
Qu'est-ce donc, senora?

D. CARMEN.

Rien. Je voulais vous voir.

Asseyez-vous.

(A part, tandis que Gabriel va prendre une chaise.)

Je sens que j'aurai du courage.

(Haut.)

Seigneur, les jours sont longs, et mon esprit voyage.
Il vole abandonné sur l'aile des oiseaux,
Ou bien il suit la brise et le courant des eaux...
Et je cueille partout quelque fraîche espérance.
Mais, voyez-vous, j'ai fait bien des châteaux en France,
Car la France, ici-bas, est le divin pays
Que chaque rêve indique à mes yeux éblouis;
Et c'est vraiment bien mal lorsqu'on est Espagnole.

GABRIEL.

Senora, croyez-en mon âme et ma parole,
Comme vous j'ai rêvé. Mes rêves les plus doux
S'envolaient vers l'Espagne, et ne voulaient que vous.

Quand nos cœurs fiancés se répondaient sans doute,
Nos ramiers voyageurs se sont croisés en route,
Voilà tout.

D. CARMEN.

Non, seigneur, non. Je ne vous crois pas.
Tous les hommes, dit-on, sont des moqueurs là-bas,
Et, sous les voiles blancs comme sous les mantilles,
Se font un jeu cruel des pauvres jeunes filles.

GABRIEL.

Oh ! laissez-vous aimer ! laissez-vous adorer !

D. CARMEN.

Taisez-vous !

GABRIEL.

Et pourquoi ?

D. CARMEN.

C'est que j'entends pleurer !
On pleure en France. O Dieu ! ces larmes douloureuses,
Ces plaintes, ces sanglots des tristes amoureuses
Éveillent un écho dans le fond de mon cœur.
Non, je ne vous crois pas. Vous êtes un moqueur.
L'une appelle et gémit, et, pâle délaissée,
Réclame encore un peu de votre amour passée ;
Et l'autre, trop crédule, a voulu, jour par jour,
Compter tous les instants jusqu'à votre retour ;
Une autre... — Oh ! loin de moi ce caprice éphémère !

GABRIEL.

Mais, senora, je n'aime en France que ma mère
Et ma sœur. C'étaient là mes deux saintes beautés,
Mon eulte unique et pur.

D. CARMEN.

Vous me le promettez ?

Jurez-le-moi !

GABRIEL.

Je prends à témoin l'Amour même.

D. CARMEN.

Je veux savoir encor...

GABRIEL.

Senora, je vous aime.

D. CARMEN.

Vous avez, cher seigneur, vu l'Espagne. Chez nous,
Les femmes ont parfois des yeux brûlants et doux.
C'est leur charme. Combien vous ont plu, je vous prie ?

GABRIEL.

Oh ! vous êtes méchante, et votre raillerie
Est bien amère, enfant, lorsque vous demandez
De ces choses qui vont droit au cœur.

D. CARMEN.

Répondez.

GABRIEL.

Je réponds : A vos pieds ma vie ! et puis mon âme...
A vos pieds, ma Carmen ! mon ange, ô douce femme !
(Inès et Pepa paraissent, l'une à gauche, l'autre à droite.)
Oui, nous verrons la France, et nous serons tous deux,
Vous et moi, n'est-ce pas ? — Plus de soupçons hideux !
Plus rien que votre amour, ma jeune bien-aimée !
Votre amour ! et mon âme est remplie et fermée,
Car je ne veux que vous...

SCÈNE XI.

D. INES, GABRIEL, D. PEPA, D. CARMEN.

D. INES.

Et moi, mon cavalier ?

GABRIEL, se levant et à part.

Ah ! je suis pris !

D. PEPA.

Et moi ?... C'est bientôt m'oublier.

D. INES.

La déclaration jusqu'à nous est venue,
Seigneur, et nous l'avons sans peine reconnue :
A vos pieds mon pays, mon bonheur, mes amours !
Votre formule s'use en servant tous les jours ;
Changez donc.

GABRIEL.

Je bénis ces coups de la Fortune.

Moi, changer? vraiment, non. Trois beautés au lieu d'une, J'y gagne.

(A part.)

Non, j'y perds. C'était un guet-apens,
Et me voilà fourré dans un nid de serpents.

(Haut.)

J'en sais qui paieraient cher une veine pareille...
Je n'ai qu'à souhaiter, tout m'arrive à merveille.

(A part.)

Raillons-les et rions : c'est encore un succès.

(Haut.)

Oh! je suis très-heureux.

D. CARMEN.

Non pàs, seigneur Français.

GABRIEL.

Je suis comme Pàris, entre les trois déesses.

D. CARMEN.

Choisissez.

GABRIEL.

Toutes trois vous avez mes tendresses.

D. PEPA.

Choisissez.

GABRIEL.

La Discorde ici n'a point jeté
La pomme d'or fatale?

D. INES.

Eh bien! si!...

GABRIEL.

La beauté,

O Grâces de Madrid, vous sied et vous décore.

Pepita, je vous aime; Ines, je vous adore.

(A Carmen, avec émotion et embarras.)

Vous, senora,... je suis....

D. PEPA, remontant à droite.

Vous êtes un flatteur!

GABRIEL, continuant.

Je suis pour vous...

D. CARMEN.

Quoi donc ?

D. INES fuit la phrase en riant.

Votre humble serviteur.

GABRIEL, à Ines.

Vous le dites au mieux.

(A Carmen.)

La tournure est vulgaire,

Oui, mais l'intention, senora, ne l'est guère.

D. INES.

En Espagne, seigneur, on se tire très-mal

D'un mauvais pas avec un joli madrigal.

D. CARMEN.

Et nous ne donnons pas dans des raisons si vaines.

D. PEPA.

Les amours qui s'en vont cèdent la place aux haines,
Seigneur.

GABRIEL.

Non pas chez moi, je vous jure.

D. INES.

Je crois

Qu'en France on peut courir trois lièvres à la fois,
Et mener trois amours de front. Rien ne s'oppose
A tant de gentillesse, et commune est la chose,
N'est-ce pas ?

GABRIEL.

On l'a vu, comme au siècle dernier.

D. INES.

De par la loi, seigneur, vous êtes prisonnier !
A Madrid, croyez-moi, l'amour est peu cominade,
Et l'amant qui trahit n'est jamais à la mode...
Ce n'est pas de cela qu'on rit dans nos salons.
Femmes, nous savons trop tout ce que nous valons
Pour qu'on nous accapare ainsi, sans résistance.
Vos victimes seront vos juges. La sentence
Est prête ; et nous allons ici-même, et ce soir,
L'exécuter.

(Elles s'avancent vers la porte du fond, où Gabriel les suit.)

GABRIEL.

Hélas ! n'y pourrez-vous surseoir
 Jusqu'à demain matin ? Je me pourvois en grâce.
 Si vous voulez, je tombe à vos genoux ; j'embrasse....

D. INES. Elle passe au milieu.

N'embrassez rien.

GABRIEL, descendant à gauche.

Alors je me confie à Dieu.
 Être fait à l'amour, c'est connaître le feu :
 Vite un autodafé !

D. CARMEN, à part.

L'ingrat ! quel ton frivole !

D. INES.

Seigneur, connaissez-vous la vengeance espagnole ?

GABRIEL.

Non. Apprenez-la-moi. J'implore une leçon
 De vous, douce ennemie !...

D. CARMEN, bas à D. Pepa.

Il l'aime.

D. PEPA, bas à D. Carmen.

Et sans façon

Il ose le lui dire. Ils s'entendent peut-être...

D. INES, qui a fermé à clef la porte du fond.

Vous êtes prisonnier... prisonnier, seigneur traître.
 Cette fenêtre est haute, et la porte d'en bas,
 On la garde avec soin. Vous ne sortirez pas.
 Madame Barbara, jusqu'aux dents s'est armée.
 La vengeance espagnole, horrible, envenimée,
 Vous presse. Nous voulons vous soumettre d'abord
 A la torture... et puis vous subirez... la mort !
 Mieux eût valu tomber aux mains du Saint-Office.

GABRIEL.

Non, pardieu !

D. INES, à D. Carmen et à D. Pepa.

Préparons en hâte le supplice.

D. PEPA.

J'y fus prise huit jours, seigneur, mais cette fois...

GABRIEL.

* Etranglez-moi sans honte entre vos jolis doigts.

D. CARMEN.

* Trois crimes à punir! c'est une triple haine

* Qui va peser sur vous...

GABRIEL.

O petite inhumaine!

* Le cœur déjà cruel avec de si beaux yeux!

D. INES.

* A votre aise, riez! Mais pourtant rira mieux

* Qui rira le dernier.

(A D. Carmen et à D. Pepa.)

N'ajournons pas la fête.

(A Gabriel.)

* Recommandez à Dieu votre âme... et votre tête!

GABRIEL, les suivant.

Pas une n'a pitié?

INES, se retournant.

Pas une!

(Elles sortent.)

GABRIEL, tourné du côté par où les jeunes filles sont sorties.

Eh bien! bravo!

Mes trois Parques seront trois Grâces... C'est nouveau,
Et je ne m'en plains pas.

SCÈNE XII.

GABRIEL, seul.

Ma destinée est noire,

Et si noire, pardieu! que c'est à n'y pas croire.

Quoi qu'il m'arrive encor, je suis raillé, honni,

Moqué, puni de reste, et mon règne est fini.

Mais quel autre essuya calamité pareille?

De jeunes cœurs qui vont se conter à l'oreille

Tous leurs secrets d'amour, et s'entendent si bien!...

La femme est un rébus où je ne comprends rien.

D'un coup je perds Ines, Pepa! — Chère Inésille,

Aussi frais que ta lèvre où tant d'esprit pétille,

Aussi doux que ta voix, gai comme ton regard,
 Un caprice à tes pas m'enchaina par hasard,
 Et je t'aimai. — Pepa, Pepita, svelte et folle,
 Quand je te vis bondir dans ta danse espagnole,
 Lever tes blanches mains et sourire aux miroirs,
 Je pensai que j'aimais tes mains et tes yeux noirs.
 Puis vint Dona Carmen. Oh! celle-là marie
 La divine pudeur à la grâce fleurie,
 La déesse à la sainte, et, de l'Olympe aux cieux,
 Elle est belle à ravir les anges et les dieux.
 Et moi, la rencontrant tout ingénue et belle,
 Chère Inès, ô Pepa! je n'aimai vraiment qu'elle.
 Alors je la nommai, dans le fond de mon cœur,
 La fille de ma mère et la sœur de ma sœur.
 Et maintenant, hélas! pour ma sottie équipée
 Elle me hait sans doute. Elle se croit trompée.
 Les aveux, les remords, les pleurs sont superflus!
 Et mon rêve s'écroule... elle ne m'aime plus.
 Tout est fini. Je perds ma dernière espérance,
 Et dès après-demain je repars pour la France.
 Mais je veux jusqu'au bout porter d'un front égal
 Ma chance tout entière, et le bien et le mal.

SCÈNE XIII.

GABRIEL, D. PEPA, D. INES, D. CARMEN.

(D. Carmen a sur le bras une écharpe à demi déployée. Les trois femmes s'avancent gravement et sur une seule ligne.)

D. INES.

Seigneur Français, votre âme inconstante et rusée
 A trépasser sur l'heure est-elle disposée?

GABRIEL.

A vos ordres toujours, ma très-belle!... Ordonnez.

D. PEPA.

Les plus affreux tourments...

GABRIEL.

Vous me les destinez...

C'est fort bien! Mais enfin si je voulais, mesdames,
 Me défendre?...

(Il met la main à la garde de son épée.)

D. INES.

Fi donc ! contre de faibles femmes...

GABRIEL.

Oh ! je n'en ferai rien, et je m'offre au poignard ;
Voici mon sein : — frappez !

D. CARMEN.

Nous frapperons plus tard,
S'il nous plaît.

D. PEPA.

Nous voulons essayer la torture.

GABRIEL.

Sans doute ! appliquez-moi toute la procédure.
Mais moi, malgré l'usage, en ce dernier moment,
Je chéris mes bourreaux, et même mon tourment.
Ordonnez, je suis prêt.

(Ines et Pepa font signe gravement à Gabriel de s'asseoir sur un fantail à droite, quo Carmen a avancé. Carmen est derrière. Gabriel ne comprend pas, hésite longtemps, puis va s'asseoir.)

D. CARMEN, elle roule l'écharpe en bandeau.

Levez un peu la tête !

Là ! vos yeux maintenant.

(Elle lui attache le bandeau sur les yeux, et fait un double nœud. Ines et Pepa s'éloignent de Gabriel. Carmen gagne la gauche et Ines remonte un peu à droite.)

GABRIEL, les yeux bandés.

Très-bien ! la chose est faite !

Je ne vois plus du tout ; mais ces longs plis soyeux,
Qui me pressent le front et me ferment les yeux,
Un soir, Dona Carmen, au Prado, sous les saules,
Flottaient, je m'en souviens, sur vos blanches épaules...
Vous étiez si charmante... et Dame Cardioval...

D. PEPA.

Vous parut belle aussi ?

GABRIEL.

Senorita, c'est mal.

Vous êtes très-moqueuse.

(Avec tendresse.)

Et cependant...

D. CARMEN, bas à D. Pepa.

Ma chère,

Ce sera toi, je gage.

D. PEPA, bas à D. Carmen.

Ou toi.

D. INES.

Sortons d'affaire.

(Elle parle alternativement à la droite et à la gauche de Gabriel.)

Il n'est pour vous sauver, cavalier, qu'un chemin.

Nous allons vous toucher la joue... avec la main...

Sans vous meurtrir... chacune à son tour, en silence;

Et si vous devinez... eh bien! c'est une chance.

GABRIEL.

Dût l'Enfer m'embraser... avec vos yeux si doux!...

En aveugle et sans peur, je me livre à vos coups.

(A part.)

C'est au Colin-maillard que nous jouons; en somme,

Un jeu bien innocent.

D. INES, à part, au milieu.

Et si c'est moi qu'il nomme?

Car il a toujours l'air de m'aimer... Nous verrons.

(Bas à D. Pepa et à D. Carmen. Elles forment toutes trois un groupe à gauche.)

Commence, Pepita; Carmen et moi suivrons.

D. PEPA, bas.

Oh non! Allons plutôt par ordre, d'après l'âge.

D. CARMEN, bas.

Moi, je suis la plus jeune.

D. INES, bas.

Allons vite!... J'engage

La bataille... Marchons!...

(Elle s'en va donner un baiser à Gabriel, qui tressaille aussitôt et se lève. Ines recule.)

GABRIEL.

Ah! donnez-m'en toujours!...

J'ai deviné : ce sont des lèvres de velours,

Une bouche petite, élégante et fleurie,

A me faire oublier à jamais ma patrie.

D. CARMEN.

Mais qui vous a touché?

GABRIEL.

Vous voulez trop savoir.
C'est drôle ! ce bandeau m'empêche d'y rien voir.

D. INES, à part.

Hélas !

(Elle fait rasseoir le patient, puis fait signe à D. Pepa, qui va donner un baiser à Gabriel.)

(Haut.)

Et cette fois.

GABRIEL, se levant.

Cette fois, je devine.
Petite comme l'autre, aussi fraîche, aussi fine;
Une bouche maligne, où le rire est mordant,
A travers le baiser m'a fait sentir la dent.
C'est la vôtre, Inésille.

D. PEPA, à part.

Hélas !

(Ines fait rasseoir Gabriel ; elle et D. Pepa font signe à D. Carmen, qui hésite, puis s'en va donner le baiser ; après quoi, elle se sauve à gauche, où sont les deux amies. Gabriel se lève vite, arrache son bandeau, court à D. Carmen, et tout tremblant :)

GABRIEL.

Malgré le voile,
Mes yeux, Dona Carmen, ont revu mon étoile,
L'astre qui m'a conduit. Votre baiser vainqueur
Comme un rayon céleste a brillé dans mon cœur.
* Je vous ai reconnue, ô belle ! ô jeune femme !
* Vous êtes l'idéal ! le premier vœu de l'âme !
* La muse et la pèri ! l'ange des jours rêveurs,
* De l'extase secrète et des chastes fervens.
Partout je vous aurais cherchée et poursuivie,
Car votre amour est douce à consoler la vie...
Grâce, mon Inésille ! et vous, ma Pepita !

D. PEPA, à Ines.

C'était Carmen !

D. INES, à Pepa.

Le sort ainsi le décréta.

(A Gabriel.)

Seigneur, l'épreuve est faite, et la fin de l'histoire
Tourne à votre bonheur, sinon à votre gloire.
A présent devons-nous vous tenir quitte ?

GABRIEL.

Oh oui !

Puisque le ciel pour moi se déclare aujourd'hui,
Vous me pardonnerez ?

D. PEPA.

(Elle lui tend la main.)

En voici l'assurance ;
Mais je ne croirai plus les amoureux de France.

D. INES.

Je vous aimais un peu, mais je n'y pense plus.
J'aurais honte d'avoir des regrets superflus,
Et puisque c'est Carmen...

D. PEPA.

Son bonheur est le nôtre.

D. INES.

Je sais qu'elle vous aime autant que l'une et l'autre.

(A Carmen.)

Est-il vrai ?

D. CARMEN.

Chère Ines ! tout vient de Rodablas !
Mes compagnes, mes sœurs, vous ne m'en voulez pas ?

D. PEPA.

* Pour mon compte, je suis heureuse, et sans rancune.
* Don Gaspar d'Alvarez doit quitter Pampelune
* Avant un mois, j'espère. Au premier mot d'amour
* J'écoute... je consens... et nous fixons le jour.

D. INES.

* Moi, plutôt qu'épouser mon affreux militaire,
* Dès demain je me sauve au couvent, je m'enterre.

GABRIEL.

* Votre parti me semble un peu désespéré.

D. INES.

* Vous croyez ? Eh bien donc ! s'il le faut, j'attendrai.
* Je suis jeune d'ailleurs. Fi des cloîtres moroses !
* La jeunesse a l'amour et le printemps les roses.

GABRIEL.

* Senora, dès demain les amours reviendront.
* Dieu vous doua d'un charme, Ines : — sur votre front,
* Dans vos yeux, la beauté nous invite et nous lie...

(Plus bas et se cachant.)

* Je vous regrette enfin lorsque je vous oublie.

D. INES, comme après avoir réfléchi.

* Quoiqu'il soit bête au fond et me déplaise fort,

* Je l'épouse... tant pis ! il aura toujours tort.

SCÈNE XIV.

D. INES, D. CARMEN, GABRIEL, D. PEPA,
DAME BARBARA.

DAME BARBARA, entrant tout effarée par la gauche.

Que vois-je ?

D. INES.

Rien, qu'un loup dans votre bergerie.

DAME BARBARA, de plus en plus effrayée.

Et que se passe-t-il ? je tremble...

D. PEPA.

On se marie ;

Et c'est Carmen encore !

(Dame Barbara lève les bras au ciel avec désolation.)

D. CARMEN.

Oh ! j'attends mon tuteur.

D. INES.

Excusez maintenant les fautes de l'auteur.

FIN.